

La Vie en rose (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur

Marie-José des Rivières

Volume 8, Number 2, 1995

Théorie, méthode, pratique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057849ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057849ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

des Rivières, M.-J. (1995). *La Vie en rose* (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur. *Recherches féministes*, 8(2), 127–136.
<https://doi.org/10.7202/057849ar>

Article abstract

From 1980 to 1987, in the mist of Quebec's feminist media culture, *La Vie en roses* sold on average 20 000 copies per issue. This research note analyzes the evolution and the disappearance of this tri-monthly, and later monthly, magazine. It describes its objectives, its contents, and its readers, as well as the importance it gave to literature, particularly short stories. Can a feminist « combat » periodical survive in the mediatic jungle?

NOTE DE RECHERCHE

***La Vie en rose* (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur**

Marie-José des Rivières

De 1980 à 1987, au cœur de la culture médiatique féministe du Québec se trouve le trimestriel (puis mensuel) *La Vie en rose*, un magazine original tiré à près de 20 000 exemplaires par numéro. Les Québécoises ont tout de suite été enthousiastes lorsque de jeunes journalistes ont fait paraître les premiers numéros de ce magazine au ton à la fois critique, décapant et humoristique. Le but était de faire de l'information de qualité et résolument féministe, de provoquer des débats dans l'éditorial, la «Chronique délinquante» ou le courrier, et aussi de publier des textes de fiction féministes. La position en porte-à-faux de cette presse d'opinion au succès plus intellectuel que populaire s'est soldée par la disparition de la publication après 50 numéros de complicité, de créativité et d'analyses-chocs. Et ce, à la suite d'un effort de souscription et même, au cours de la dernière année, d'une nouvelle page couverture glacée et accrocheuse.

L'évolution et la disparition de *La Vie en rose* suscitent plusieurs questions. Il y a lieu de s'interroger ici sur la brève carrière de cette presse trimestrielle, puis mensuelle. Quels étaient les objectifs et le public de *La Vie en rose*? Que contenait-elle, quelle part faisait-elle à la littérature, en particulier aux récits, enfin de quoi est-elle morte?

Pour établir, en vue de cette note de recherche, un bref portrait de ce magazine qui a marqué la vie culturelle du Québec, j'ai tout d'abord retracé la réception faite à *La Vie en rose* par d'autres journaux et périodiques qui l'ont accueilli et critiqué durant sa trajectoire. Les six journalistes de l'équipe de rédaction ont en effet livré leurs idéaux et leurs stratégies à l'occasion de maintes entrevues; elles ont esquissé le bilan de leurs actions ainsi que les raisons pour lesquelles elles ont dû se résoudre à mettre fin au magazine¹. De plus, une relecture de *La Vie en rose* (éditoriaux, chroniques, reportages et dossiers) permet d'en faire l'histoire, d'en délimiter les principaux thèmes et surtout la manière de les traiter, drôle et audacieuse, voire imprudente. J'ai aussi choisi d'accorder une attention particulière à la littérature dont la place, dans le magazine, n'est pas négligeable.

-
1. Un article de Martine D'Amours (1988) dans *La Gazette des femmes*, a contribué à faire le point sur la disparition de *La Vie en rose*. Quatre ans plus tard, il était encore question de l'avenir de la presse féministe dans un colloque qui réunissait des fondatrices de *La Vie en rose* (Françoise Guénette, Francine Pelletier et Ariane Émond) ainsi qu'une journaliste qui a étudié les entreprises de presses féministes; voir El Yamani (1991a, 1991b, 1993).

La Vie en rose fait d'ailleurs partie de l'analyse comparative des textes de fiction que je prépare, avec une équipe de recherche, sur la représentation des femmes dans la littérature populaire au Québec de 1945 à nos jours². Sans pouvoir donner ici une vue définitive sur la question littéraire dans le magazine, j'y ai notamment observé des tentatives de transformer, dans une optique féministe, plusieurs types de récits.

Un projet ambitieux qui est bien accueilli

Déjà le titre donne le ton au magazine : *La Vie*, pastiche du magazine *Life*, parce que, explique la journaliste Françoise Guénette, «c'est toute la vie qui nous intéresse»; *en rose*, imprimé en travers parce que «le rose est la couleur qui nous colle à la peau depuis le berceau et que c'est une vision féministe qu'on a de la vie» (Campeau 1981 : 25). En 1980, durant les bouleversements nationalistes du premier référendum québécois (dont elle ne parlera d'ailleurs que très peu), cette nouvelle revue féministe choisit de s'insérer comme supplément encarté dans la revue d'opinion à tendance socialiste *Le Temps fou*³. La publication marque une sorte de renouveau idéologique. Ariane Émond, l'une des rédactrices, résume en 1981 : «Tout nous intéresse, la guerre, le syndicalisme [...]; [on veut démontrer que] l'on peut participer à d'autres luttes que celles [que l'on assigne habituellement à une revue faite par et pour des femmes]. Parmi les secteurs sur lesquels on veut continuer de réfléchir se situent [...] le dossier de la santé, la montée de la militarisation et celle de la droite» (Richer 1981 : G-3). L'humour est l'arme préférée des journalistes de *La Vie en rose* qui veulent investir l'information (au sens large) d'un point de vue féministe. Elles tiennent à un contenu accessible, solide, à une grande qualité littéraire, à des textes clairs. Le seul parti pris affiché est l'autonomie des femmes : les journalistes revendiquent la liberté d'esprit, de parole, d'action et, enfin, la liberté de presse (L'équipe de production 1981). En outre, *La Vie en rose* se garde bien de vouloir donner la parole à un seul type de féminisme : un des objectifs est de démontrer que la réflexion féministe est vivante, très active et multiple. Andrée Fortin fera remarquer plus tard que «*La Vie en rose* ne prétend pas rejoindre toutes les femmes, parler au nom de toutes ni du mouvement. *La Vie en rose* mentionne explicitement qu'elle espère être lue par des hommes (c'est la première fois)» (Fortin 1993 : 302).

La Vie en rose veut être différente, tout d'abord de la presse officielle et des grands médias qui, comme le disait la journaliste Armande St-Jean (Rheault 1981), continuent de marginaliser les femmes et leurs actions et ne suscitent habituellement pas de changements profonds. Elle est aussi différente des médias féministes financés par des organismes institutionnels parce qu'elle a les coudées plus franches que, par exemple, la *Gazette des femmes* du Conseil du statut de la femme, une revue bimestrielle, gratuite à l'époque, qui poursuit sensiblement les mêmes objectifs d'information des Québécoises, mais avec une réserve que commande sa position gouvernementale. Elle est enfin

-
2. L'équipe de recherche est dirigée par Julia Bettinotti et bénéficie d'une subvention stratégique du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de 1993 à 1995, sur les femmes et le changement.
 3. *Le Temps fou* était une suite du défunt et artistique *Main mise*. Voir Lepage (1980).

différente de grandes revues féminines comme *Châtelaine*, dont on sent le conservatisme, et une existence qui demeure conditionnelle aux intérêts des commanditaires et à l'approbation des dirigeants masculins de grands consortiums.

L'état d'esprit nouveau de *La Vie en rose* a été bien accueilli par la critique. «De toutes les revues féministes qui ont vu le jour à Montréal, à commencer par *Québécoises deboutte* (1972) en passant par *Têtes de pioche* (1976), *La Vie en rose* est peut-être la plus susceptible de s'attirer la sympathie des femmes [car elle] laisse [de la] place à la folie douce et à la rêverie lucide» commente Jocelyne Lepage (1980). Les rédactrices sont de jeunes féministes sorties des rangs du Comité de lutte pour l'avortement ou des milieux de l'édition féministe comme les Éditions du Remue-ménage; elles ont «envie de poursuivre leurs objectifs, mais en ayant du plaisir» (Lepage 1980). À son tour, Lise Bissonnette, aujourd'hui rédactrice en chef du *Devoir*, manifeste sa sympathie pour la revue :

On respire dans *La Vie en rose*, cette revue féministe [qui] ne fait pas de compromis ne devient pas dure pour autant. Elle attache, elle convainc. Elle fait place à toute la vie, de Janette Bertrand à Marguerite Duras, des intérêts qu'on s'avoue à ceux qu'on se cache, par peur du ridicule. Et elle s'amuse aussi.

Bissonnette (1981 : 18)

Une progression lente mais constante

Le fonctionnement de *La Vie en rose* est conforme aux pratiques féministes caractéristiques de l'époque. Il s'agit d'un collectif de six femmes qui assument ensemble toutes les décisions à prendre : politique éditoriale, publicité, promotion, graphisme ou administration. Les données suivantes sont fournies par Francine Pelletier (1986) : trimestriel à ses débuts, en 1981, le magazine connaît un tirage de 10 000 exemplaires et vit essentiellement de ses ventes dans 400 points de vente au Québec et de ses 800 abonnements. Au total, 15 p. 100 de ses revenus proviennent de la publicité, une publicité non sexiste qui rejette toute vision réductrice et stéréotypée des femmes. Le magazine accueille alors 37 journalistes collaboratrices qu'il commence à pouvoir payer symboliquement. Le rêve de *La Vie en rose*, selon ses rédactrices, est dès ce moment de paraître tous les mois et d'élargir son auditoire pour rejoindre le grand public. À partir de 1984, il paraît huit fois l'an. Deux ans plus tard, en 1986, il est mensuel (dix numéros) regroupe une équipe permanente de huit personnes rémunérées (modestement) et compte quelque 9 000 abonnements (à 19 \$ par année); les ventes forment alors 53 p. 100 des revenus, les subventions 30 p. 100 et la publicité 17 p. 100.

Le public

Dans les débuts, les opinions diffèrent sur le genre de public que rejoint le magazine. Ariane Émond explique : «On ne fait pas une revue pour contenter tout le monde, mais [une revue] qui s'adresse à toutes les femmes que le genre de réflexion stimule [...] Je ne pense pas que notre revue rejoigne essentiellement une élite intellectuelle, militante et universitaire» (Richer 1981 : G-3). D'avis contraire, Lise Bissonnette considère justement que cette contre-

culture, cette «culture d'à côté [est] lue très régulièrement dans les universités, collèges et lieux de militantisme. Elle perçoit *La Vie en rose* comme intelligente, alerte, drôle, mais avec le vernis des [personnes] qui ont étudié, même qui se sentent coupables de l'avoir fait» (Bissonnette 1981 : 18). Elle imagine la lectrice type dans la trentaine avec un ou une ou encore deux enfants, quelquefois chômeuse, et qui continue de suivre des cours, en résumé une marginalité instruite, sans prétention aux solutions.

En 1984, un sondage trace le portrait des lectrices qui, en fait, ressemblent à s'y méprendre aux rédactrices (Boulet 1985). Ce sont des femmes, hautement scolarisées (65 p. 100 ont 16 ans de scolarité et plus); 75 p. 100 d'entre elles travaillent à l'extérieur, mais elles gagnent relativement peu (22 500 \$ de revenus annuels en moyenne)⁴; elles sont pour la plupart âgées de 25 à 34 ans et sans enfant. La majorité (91 p. 100) se disent très ou moyennement engagées pour la cause des femmes. La lecture est leur principal loisir; elles consacrent deux heures par mois à *La Vie en rose* et la conservent après l'avoir lue. Parmi leurs autres lectures, on note *Protégez-vous* (revue de défense des consommateurs et des consommatrices), *L'actualité* (magazine d'information québécois à fort tirage), *Châtelaine* (grand magazine féminin) et *Le Nouvel Observateur* (magazine d'information français); il est à noter que seule la présence de ce dernier magazine permet de spécifier le public de *La Vie en rose* comme étant de gauche. Le taux de satisfaction est très élevé, il ne tient pas tant au choix des sujets qu'à la manière dont ils sont traités. Mais les divergences idéologiques conduisent à des critiques sur le caractère soit exagérément, soit insuffisamment féministe du magazine.

Le contenu

Les quelque 20 rubriques que contient *La Vie en rose* pourraient se regrouper ainsi : d'une part, l'éditorial, le courrier et les chroniques féministes, culturelles ou internationales; d'autre part, les dossiers de fond sur des thèmes chauds dans l'opinion publique, que ce soit le travail, la langue ou les lois, toujours traités en privilégiant le point de vue des femmes. *La Vie en rose* n'écarte pas non plus les dossiers difficiles comme la religion (les rédactrices s'étaient faites particulièrement iconoclastes lors de la visite du pape au Québec, en 1984), la prostitution, les clochardes ou encore les femmes qui refusent la maternité. Enfin, *La Vie en rose* se préoccupe aussi du thème du pouvoir avec des dossiers sur les élections municipales ou sur les ex-ministres provinciale, Lise Payette (mai 1995), et fédérale, Monique Bégin (décembre-janvier 1986). L'intervention dans des dossiers chauds et controversés engendre rapidement des divisions et des critiques. Ainsi, la décision des lectrices ou des rédactrices d'appuyer la candidature d'une femme, Pauline Marois, à la direction du Parti québécois et surtout de placer la photographie de cette femme politique sur la page couverture du magazine entraîne des réactions contradictoires car toutes les lectrices n'appuyaient pas ce parti, ni même cette candidature. Le «Spécial hommes», dans lequel on trouve des titres, signés par des journalistes masculins, comme «Les féministes baisent-elles mieux que les autres?» (Boutot

4. D'octobre 1981 à 1986, le salaire minimum était de 3,54 \$ pour les moins de 18 ans et de 3,85 \$ pour les plus de 18 ans.

1985), est également un numéro très contesté dans le courrier. *La Vie en rose* se fait reprocher de défendre des positions confuses.

Le numéro portant sur les maladies transmissibles sexuellement (40, novembre 1986) fait aussi couler beaucoup d'encre en inaugurant le nouveau *look* désormais plus accrocheur de la revue : une page couverture glacée où l'on voit une femme de dos, vêtue seulement de petites culottes. Mais le public refuse de voir son magazine et les femmes, aussi culottées soient-elles, déshabillées là comme elles le sont dans tant d'autres médias. Enfin, *La Vie en rose* ne cherche pas à jouer le rôle de porte-parole des groupes. Par exemple, dans un dossier aussi controversé que celui du salaire pour le travail ménager, le magazine se déclare en faveur de ce salaire alors que la majorité des groupes féministes et syndicaux sont contre (En collaboration 1981). L'année suivante, la revue s'attaque à la gauche qu'elle rend responsable, au nom de la défense des droits individuels, de permissivité à l'endroit de la pornographie. «En situant le débat sur le terrain de la censure, [on] parvient à éviter la question majeure : pour ou contre la porno? [...] La nouvelle pornographie est un vaste cimetière dans lequel la gauche est allée mourir» (Andrea Dworkin citée dans Moisan 1982 : 49).

Pendant, la provocation n'est pas seulement dans les sujets choisis, mais aussi dans la façon de traiter les thèmes et surtout dans l'humour. *La Vie en rose* aime inventer de nouvelles manières de dire les choses, avec des phrases-chocs comme en témoignent les titres «L'industrie de la rock-vidéo : rock n' viol» (Poitras 1984) ou «Une prostituée vaut-elle une statistique?» (Beaulieu 1986).

La rubrique d'Hélène Pedneault, «Chronique délinquante», reste la plus lue du magazine; l'auteure s'y transforme en différents personnages qui portent un regard neuf sur l'actualité ou sur le langage. Ici, une enfant de 7 1/2 ans demande : «Est-ce qu'il y a une grosseur ou un âge pour appeler quelqu'un [ou être appelé ou appelée] bébé? C'est à n'y rien comprendre. L'autre jour j'ai essayé d'appeler ma sœur «bébé», comme son mari, et elle n'a pas aimé ça!» (Pedneault 1982 : 14) Elle critique aussi, en employant à tout propos et hors de propos, l'expression «au niveau de» très à la mode et le plus souvent mal employée. Elle tire sur tout et sur tous et toutes, au risque de se faire traiter d'intellectuelle : «Le Québec est le seul pays au monde où le mot «intellectuel» est une insulte, écrit-elle. [Même que] certain-e-s intellectuel-le-s [...] se défendent de l'être, comme si c'était une maladie honteuse. J'appelle ça le syndrome de Jean-Baptiste» (Pedneault 1985 : 13). Elle ose aussi rire de la nouvelle écriture :

Mes patronnes de *La Vie en rose* sont en train de m'enfermer dans mon rôle de chroniqueuse comique engagée [...] et moi je veux écrire de beaux grands textes bouleversants. Toutes féministes qu'elles soient, elles [nuisent] à mon avancement en création, [aussi ai-je décidé] d'écrire une nouvelle pour le numéro d'été en changeant mon style habituel pour ne pas être reconnue. J'ai adopté, pour l'occasion, le style «nouvelle écriture» qui sied si bien à certaines revues littéraires que je ne nommerai pas ici pour éviter les attentats.

Pedneault (1983 : 13)

Et le pastiche suit, en style «durassien».

La littérature dans *La Vie en rose*

Sur un mode ironique, cela nous conduit à la question de la littérature. En plus des comptes rendus de livres féministes et de best-sellers — chronique régulière qui s'apparente à celles des arts plastiques et du cinéma —, se trouvent des entrevues avec des écrivaines, des théoriciennes ou des romancières à succès telles Benoîte Groulx, Françoise d'Eaubonne, Marie Cardinal, Kate Millet, Erica Jong ou Marilyn French. On peut aussi lire un numéro spécial sur Simone de Beauvoir, qui a eu beaucoup de succès (mars 1984), un autre sur la littérature pour les jeunes (décembre 1984-janvier 1985), un spécial sur la poésie, sujet dont on ne parle habituellement pas dans la presse de grande diffusion et, enfin, des articles sur des colloques littéraires.

Mais *La Vie en rose* veut surtout pousser la création des femmes en ouvrant régulièrement ses pages aux récits de fiction. Elle en publiera 58, c'est-à-dire, en moyenne, un peu plus d'un par numéro. En 1983, on demande à dix auteures de collaborer à un «spécial été» avec une nouvelle devant inclure la phrase «une fourmi flottait dans sa margarita» (En collaboration 1983 : 19). L'aspect le plus intéressant est la seconde condition du défi, celle qui implique de nouveaux critères, féministes, d'écriture. Il s'agit de mettre en scène des personnages féminins forts qui ne soient pas de pures victimes de drames fictifs, «histoire de sortir des modèles que continue de nous proposer la littérature de *Maria Chapdelaine* à *Histoire d'O* et même aux *Fous de Bassan*» (En collaboration 1983 : 19). La revue publie les nouvelles sans retouches et l'expérience donne quelques bons textes de Chrystine Brouillet, d'Alice Parizeau et de Mary Meigs. L'été suivant, *La Vie en rose* commande à sept auteures des «élégies inhabituelles, histoires d'amour qui se situeraient à mille lieues des duos classiques et des romances *Harlequin*» (Guénette 1984 : 21). Cette expérience amène notamment Monique Proulx et son personnage «l'auteuse», «l'écrivine», «l'écrivailleuse» à donner aux lectrices dix feuillets humoristiques intitulés «Le cœur est un muscle involontaire». Pour sa part, Maryse Pellerin écrit sur la connaissance et l'acceptation de soi dans l'amour lesbien.

Dans le souci de se donner un instrument propre, l'équipe de rédaction cherche à réutiliser et à refaçonner non seulement le récit d'amour, mais aussi le récit policier et le récit érotique. On voit apparaître ici des tentatives intéressantes de transformer les récits. Ainsi *La Vie en rose* demande-t-elle aux auteures féministes de tuer, de «faire saigner leur plume à plaisir» (En collaboration 1986 : 1), de donner aux lectrices et lecteurs des sueurs froides, en cet «été meurtrier» de 1986, tout en respectant les règles du genre.

Tous les thèmes sont abordés dans les fictions et plusieurs recourent ceux des articles, par exemple la vie de gens simples comme une serveuse de restaurant, une femme de ménage, ou encore l'amour d'un soir, ou le désir. Et la revue est fière de faire découvrir de nouvelles auteures comme Hélène LeBeau ou Sylvie Moisan, maintenant reconnues au Québec.

Dans le but explicite d'«encourager la relève», *La Vie en rose* lance auprès des jeunes auteures qui n'ont pas encore publié, le «Concours fiction 1987». En plus de la diffusion d'histoires originales, le concours fournit l'occasion de vérifier, par les thèmes abordés, ce qui préoccupe les Québécoises. En livrant les résultats, les rédactrices constatent que les textes — sans que cette orientation ait été le moins imposée — condamnent le monde violent, de plus en plus

automatisé, désincarné dans lequel nous vivons. Ces textes, qui baignent dans une aura de cataclysme, empruntent souvent la forme de la science-fiction. Les auteures de ces 88 nouvelles (dont les 3 gagnantes) proposent d'inquiétantes perspectives de rétablissement. «La plus fréquente est l'élimination des hommes, soit par incarcération forcée, soit par meurtre [...]; des femmes tuent des hommes avec d'ailleurs énormément de sang-froid, le plus souvent par vengeance, pour mettre un terme à l'incommunicabilité entre les sexes» (Pelletier 1987 : 27). On mise beaucoup sur la découverte de soi, seule ou en complicité avec d'autres femmes. Dans bon nombre de nouvelles fantastiques, par l'entremise d'étranges métamorphoses, on aborde le thème de la recherche de l'identité. Enfin, le personnage principal, presque toujours une femme, se préoccupe de maternités et d'enfants mais très peu du monde du travail. Les rédactrices croient voir apparaître là une nouvelle forme de récits.

Je ne pourrais clore sur le sujet des récits sans mentionner les neuf textes de l'été 1985 par lesquels *La Vie en rose* a voulu actualiser l'analyse féministe sur le plaisir sexuel et stimuler la démarche de création d'un érotisme au féminin. Les écrivaines Louky Bersianik, Marie-Francine Hébert, Marie-Claire Blais, Monique LaRue, Carole Massé et quelques autres ont été encouragées à explorer le versant féministe de l'érotisme et leurs histoires, rafraîchissantes, tendres ou excitantes ont été plutôt bien accueillies par la critique, même si certaines lectrices auraient intitulé le numéro «tâter fesses» (Boileau 1985 : 6) au lieu de «tenter l'érotique». Et la nouvelle d'Anne Dandurand, «Histoire de Q», un pastiche de *Histoire d'O* de Pauline Réage, crée un scandale car un homme y est torturé selon le même schéma de domination dans lequel les femmes font habituellement l'objet de sévices corporels. Des lectrices reprochent alors aux féministes de *La Vie en rose* de s'approprier le discours des adversaires et de le diffuser comme si cela était naturel; elles ont associé cette nouvelle à la pornographie. Jamais la revue n'avait reçu un aussi volumineux courrier, mais il était déjà annonciateur des confrontations qui allaient désormais marquer la revue jusqu'à sa disparition, en 1987.

La fin de *La Vie en rose*

De quoi *La Vie en rose* est-elle morte? La *Gazette des femmes* a analysé la situation en compagnie des rédactrices, un an après la fermeture de la revue, soit en 1988. Les causes de la disparition de *La Vie en rose* semblent multiples. Bien sûr, la revue a tiré sa révérence à cause de difficultés financières. Pourtant, avec sa campagne éclair d'abonnements, elle venait de s'adjoindre 2 000 nouvelles lectrices et, en 1986, une campagne de financement avait rapporté 275 000 \$ de subventions et de dons. Curieusement, les ventes de publicité et les ventes en kiosques allaient bon train, mais les abonnements demeuraient insuffisants. Les 17 000 exemplaires vendus ne suffisaient pas; il en aurait fallu 10 000 de plus pour atteindre la rentabilité. Mais il y avait d'autres causes :

L'enthousiasme que l'on n'a plus et que l'on suscite moins, l'essoufflement de l'équipe fondatrice, le manque de relève, l'inexpérience à conduire une entreprise, les solidarités que l'on n'a pas construites à temps [pour préserver son autonomie], le paysage social et politique qui change [on sait que les années 1980 entraînent une démobilité sociale], le féminisme [qui se transforme également].

D'Amours (1988 : 20)

Lorsque je relis la revue, huit ans plus tard, le problème le plus criant me semble en effet la difficulté, pour *La Vie en rose*, de satisfaire deux publics différents. Les fidèles abonnées du début, féministes organisées et souvent engagées, critiquaient de plus en plus les expériences parfois imprudentes, à leurs yeux, de *La Vie en rose* qui cherchait à attirer l'attention. L'autre groupe de lectrices semblait endosser les idées féministes, mais il en refusait l'appellation et, à ses yeux, *La Vie en rose* faisait figure «rétro». «Même dans ses dossiers les plus ouverts, le magazine traînait sa vieille image du féminisme *ghetto heavy*, pur et dur», déclarait Francine Pelletier, l'une des fondatrices en tentant d'expliquer les contradictions dont était témoin le magazine (D'Amours 1988 : 21). Plusieurs revues féministes sont d'ailleurs également disparues pour les mêmes raisons en France dans les années 1980, pensons à *Histoire d'elles*, *Questions féministes*, *Femmes en mouvement*, *Le Torchon brûle*, sans oublier la revue à grand tirage *F Magazine* (1978-1981). Avec sept ans de succès, *La Vie en rose* a tout de même connu l'expérience la plus longue des annales de la presse alternative québécoise.

Faisant maintenant partie de l'histoire, *La Vie en rose* demeure un témoignage du grand récit d'émancipation des femmes qui cherche à infléchir le discours général et les genres de grande consommation. Bien que cela n'ait pas été sa première raison d'être, la revue a également contribué à l'essor d'une littérature au discours neuf. Les textes littéraires qu'elle a suscités, nouveaux récits d'amour, policiers et autres, représentent en effet une tentative de transformation des genres selon des paramètres féministes; plusieurs auteures québécoises ont vu paraître dans cette revue leurs premiers textes; de nombreuses écrivaines y ont trouvé une façon d'appuyer leur démarche⁵.

Aujourd'hui, les milieux féministes et intellectuels gardent un souvenir encore très vivace de cette époque, de l'humour et de l'extraordinaire impertinence des journalistes. Les chroniques d'Hélène Pedneault ont été publiées sous forme de livre (Pedneault 1988), plusieurs des rédactrices poursuivent leur action dans le monde du spectacle ou dans les médias écrits (Émond 1994) ou électroniques. Lorsqu'elles les retrouvent, les lectrices d'autrefois ont l'impression de croiser des amies.

Mais il reste que cette façon de «voir la vie en rose», fort différente de la vision classique qu'exprimait Édith Piaf dans la chanson du même nom, entraînait nécessairement des contradictions difficiles à résoudre, tant dans le discours journalistique que dans les récits. Une presse d'opinion, de combat, est-elle viable dans le champ médiatique? À la suite de la relecture de *La Vie en rose*, je suis tentée d'en venir aux mêmes conclusions que Myriame El Yamani qui, après avoir longuement étudié la question, répond que «rien n'est moins sûr» (1991b : 13). Il est devenu très difficile à notre époque pour la presse d'opinion et donc, pour un magazine féministe comme *La Vie en rose*, de consacrer l'ensemble de ses rubriques à une cause tout en gardant un auditoire suffisamment large pour assurer la rentabilité de la publication.

Marie-José des Rivières
Centre de recherche en littérature québécoise
Université Laval

5. On fait encore référence à *La Vie en rose* dans Bertrand et Bonneville (1994) : voir les entretiens de Marcelle Brisson et Louky Bersianik.

RÉFÉRENCES

- BEAULIEU, Carole
1986 «Une prostituée vaut-elle une statistique?», *La Vie en rose*, 39, octobre : 14.
- BERTRAND, Claudine et Josée Bonneville
1994 *La passion au féminin*. Montréal, XYZ éditeur.
- BISSONNETTE, Lise
1981 «Tant pis pour les pleureuses», *Le Devoir*, 21 novembre : 18.
- BOILEAU, Josée
1985 «Courrier. Des lectrices commentent...», *La Vie en rose*, septembre : 6.
- BOULET, Pierre
1985 «Des femmes qui se ressemblent», *Le Soleil*, 9 mars : B-3.
- BOUTOT, Bruno
1985 «Les féministes baisent-elles mieux que les autres?», *La Vie en rose*, 31, novembre : 34-35.
- CAMPEAU, Nicole
1981 «*La Vie en rose*. Une presse d'opinion libre», *Le Devoir*, 20 juin : 25.
- D'AMOURS, Martine
1988 «De quoi *La Vie en rose* est-elle morte?», *La Gazette des femmes*, X, 3 : 20-22.
- EL YAMANI, Myriame
1993 «Vers *La Vie en rose* : pure et dure ou revue et corrigée», *Rapport. Colloque Femmedia 1992. Alice au pays des médias ou si la réalité m'était comptée*. Sherbrooke, Centre de femmes de l'Estrie : 34-37.
1991a *L'information sans la communication. Étude comparative de la fonction politique et de l'impasse stratégique des presses féministes en France et au Québec de 1970 à 1990*. Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris IV, Sorbonne, CELSA.
1991b «Prendre la parole et la perdre. Le cas des presses féministes en France et au Québec», *Vice Versa*, 35 : 12-13.
- ÉMOND, Ariane
1994 *Les ponts d'Ariane : chroniques*. Montréal, *Le Devoir*, VLB éditeur.
- EN COLLABORATION
1986 «L'été meurtrier. Fictions policières», *La Vie en rose*, 37, juillet-août : 1.
1983 «Une fourmi flottait dans sa margarita», *La Vie en rose*, 12, juillet : 19.
1981 «Un salaire pour le travail ménager? Mais le travail ménager est-il vraiment un travail?», *La Vie en rose*, 1, avril, mai, juin : 14-24.
- FORTIN, Andrée
1993 *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- GUÉNETTE, Françoise
1995 «Revoir *la Vie en rose*», *Madame au foyer*, octobre : 135-139.
1984 «Sept histoires d'amour», *La Vie en rose*, juillet : 21.
- L'ÉQUIPE DE PRODUCTION
1981 «Éditorial. Pour l'autonomie», *La Vie en rose*, 1, mars, avril, mai : 3.
- LEPAGE, Jocelyne
1980 «Pour voir la vie en rose», *La Presse*, 5 avril.

MOISAN, Lise

1982 «La pornographie ou le terrorisme mâle», *La Vie en rose*, 5, mars, avril, mai : 49.

PEDNEAULT, Hélène

1988 *Chronique délinquante de La Vie en rose*. Montréal, VLB éditeur.

1985 «Y a-t-il un misérable mouton dans la salle?», *La Vie en rose*, 27, juin : 13.

1983 «Y a-t-il une chronique dans la salle?», *La Vie en rose*, 12, juillet : 17.

1982 «Y a-t-il un bébé dans la salle?», *La Vie en rose*, 9, novembre-décembre : 14.

PELLETIER, Francine

1987 «Concours fiction 1987», *La Vie en rose*, 42, janvier : 27.

1986 «La presse féministe au Québec. À chacune son créneau», *La Vie en rose*, 36, mai : 20.

POITRAS, Diane

1984-1985 «L'industrie de la rock-vidéo : rock n' viol», *La Vie en rose*, 22, décembre, janvier : 32.

RHEAULT, Ghislaine

1981 «Une voix de femmes. Lisez *La Vie en rose* car le monde est bleu», *Le Soleil*, 2 mai : B-1.

RICHER, Anne

1981 «*La Vie en rose* est bien lancée», *La Presse*, 30 mai : G-3.